

CATHERINE FROMENT
UNE ARTISTE DE LA TRANSFUSION DES TEMPS

Catherine Froment, c'est à dire un démon, un vampire, une bête, un mot descendu de la hiérarchie des anges. Catherine Froment : un choc, un commando, une espérance désespérée, une passion, une viande, une maîtresse de mort et de vie. Catherine Froment : une actrice sortie d'un *théâtre et son double* d'Antonin Artaud ou de celui de la vie, de Julien Beck.

À force de jouer avec sa chair ou sa dépouille, de la dépasser, de la « suer » dans ses suaires, de la transgresser, de l'exploser au centre des pornographies de l'univers, cette artiste hors du commun, atteint la mystique d'un corps deleuzien sans organe.

Catherine Froment est une artiste, une actante, une anartiste et une émeutière. Un être fabuleux, mi-homme, mi-bête, mythologique jusque dans ses os, anthropophage à corps perdu.

Poète, metteur en scène, actrice d'elle-même et des autres, elle sait nous réincarner en elle, jusqu'à l'illimité de notre propre corps. Elle est une des rares actrices contemporaines à savoir inventer sa transgression et la nôtre dans une destruction du théâtre.

« Incarnatrice » de fantasmes et de carnivals, athlète du verbe, poète sans poétisation, on court vers son théâtre comme vers un culte, une cérémonie païenne, un sabbat, une résurrection de vieux rites venus de l'inconnu.

Catherine Froment subvertit, dépasse et hallucine. On dit d'elle qu'elle se suicide dans les nuages parce qu'elle est une science exacte du ciel.

Né à Lyon il y a mille ans, elle est un lion dans le théâtre qu'elle détruit ou refonde, dans ses machineries de torture ou de guerre.

Harpiste, elle joue avec nos dents, et elle seule utilise son instrument comme un arc pour tuer le public ou le féconder. Ses flèches sont les plumes qu'elle tire pour écrire des textes, ou plutôt des trous, entre poème et prose.

Tueuse, prostituée sacrée et vierge inaccessible, guillotinée et avorteuse d'étoiles, prêtresse d'insurrection, vestale gardienne d'incendie, meurtrière et réciteuse de prières : elle est un arc-en-ciel des enfers sorti de Dante ou de Bosch.

Le *Teatrino Clandestino* de Bologne, Oskar Gomez Mata, Raffaella Giordano, Rodrigo Garcia lui ont fait traverser leurs scènes, incarner leurs incarnations, ressusciter leurs résurrections.

Sa voix et sa mémoire prodigieuse profèrent les textes de Samuel Beckett, Thomas Bernhard, de Novarina et de bien d'autres...

Elle est l'Alice obscure d'un *Pays des Merveilles* où les animaux parlent dans nos bouches : rats, hiboux, aigle à deux têtes, cheval-poisson, entre une pornographie de Dieu et du noir, pour voyants et aveugles.

Catherine Froment ne crée pas des divertissements, mais des gouffres et des vases communicants.

Elle est le poète infini de notre mort et de notre vie, la passante considérable d'un nouveau théâtre de la cruauté.

Démiurge de la tragédie contemporaine, elle est le bouc égorgé dont on suit les filets de sang dans les rigoles et les ornières du théâtre.

Elle est l'artiste du retour des salives et des sueurs, des os de la voix, et des menstruations des guerres de la lune.

Son poème permanent tranche nos veines pour une transfusion de temps entre les livres et la vie, au bord de nos bords et de nos boussoles. Au bord de la vie.

Serge Pey

17 avril 2012